

dames, je referme mon calice. Tandis qu'on vous cueillera, moi, je dormirai.

— Je voudrais vivre pour aimer, dit à son tour la simple rose des champs ; mes frères rameaux s'attachent comme le lierre ; j'aime la goutte de rosée qui m'abreuve, et les joyeuses phalènes qui me visitent ; j'aime le chant de la cigale dans les blés et les plaintes de l'air dans les bois ; j'aime la vie et ses doux mystères : voilà pourquoi je m'esfleuille sous la main qui m'arrache à ma tige ; voilà pourquoi je ne veux pas mourir encore.

— C'est le mois de la vierge Marie, chanta doucement une petite rose blanche. Je lui garde mes parfums comme un encens. Pour elle je veux être cueillie. Je veux mourir sur son autel.

— Grand Dieu ! m'écriai-je enfin saisie d'effroi, que parlez vous donc toutes d'être cueillies et de mourir ? A peine sommes-nous éloses !

— Ilélas ! ma pauvre enfant, répondit une voix grave au-dessus de ma tête ; il faut bien remplir son destin, et chacun ici-bas a sa loi qu'il faut suivre.

— Grand'mère, dit en se redressant un petit bouton à l'air mutin, au tour vermeil, vous en parlez vraiment bien à votre aise. Vous qui comptez au moins quatre longs jours, vous avez eu le temps de contempler le soleil et la nature, d'écouter le zéphyr, de respirer et de vivre ; partez avant nous, si le cœur vous en dit.

— On ne me cueillera point, répondit la voix grave avec tristesse. J'étais belle, on me conserve pour ma graine. Mes parfums sont passés, les soupirs de l'air effeuillent ma corolle, et, pendant qu'ils emportent mes pétales flétris, je vois tomber autour de moi mes enfants, mes sœurs, tous ceux que j'aime. Bientôt je resterai seule dans ce champ désert et dépourillé.

— Puisque vous êtes sûre qu'on ne vous cueillera pas, reprit le petit bouton, laissez-moi me cacher sous vos grandes feuilles. Je suis si petit ! Je n'ai pas encore eu le tems de faire une prière.

Et souple, courbant sa tige déliée, le petit bouton disparut sous le feuillage de la rose triste.

— Viens, ma sœur, me cria-t-il de son abri, viens vite ; voilà les hommes. Dépêche-toi.

J'allais le suivre ; un bruit que j'entendis me fit tourner la tête. C'était le murmure des roses cueillies qui se disaient adieu.

Au même instant, je sentis une vive douleur : deux doigts robustes me saisirent, et je tombai au milieu de mes compagnes éplorées...

Moment affreux ! Viollement arrachée à ma tige, enlevée au champ paternel, à mes innocentes joies, tremblante en des mains étrangères et cruelles, je me voyais perdue. Frappée avant d'avoir pu former, comme mes sœurs, mon souhait d'avenir, j'ignorais quel allait être mon sort.

— Dieu puissant ! — murmurai-je du fond de ma misère, — toi seul sais quel destin m'attend dans ce vaste monde où l'on me jette. Je ne suis qu'une petite rose, épauvise à peine ; mais tu ne m'abandonneras pas dans ma détresse. Ta toute-puissance, qui a créé les cieux et leur merveilles, saura bien me faire une place pour l'instant que tu me donnes à vivre. Rien de ce qui est

sorti de tes mains ne peut périr ; tu ne m'as pas créée sans but ; toi, dont l'oreille entend les vœux du cirou caché sous l'herbe, dont l'œil compte les innombrables atomes de l'air, veille sur moi, et donne à ma faible fleur son heure d'utilité sur la terre." A ces mots, ma voix s'éteignit ; ma sève s'écouloit de ma tige coupée ; je me sentais défaillir, et bientôt je perdis toute perception de ce qui se passait autour moi.

Je revins à l'existence par une sensation si douloureuse, que je me crus tombée à jamais dans le froid empire de la mort. Mais non ; c'était la vie qu'on me rendait en me plongeant, pour me raviver, dans une eau pure et glaciale. J'en étais toute aguée, toute engourdie. Je ne pouvais soutenir ma corolle mourante ; mes feuilles languissaient à mes côtés, mes pétales perdant leurs couleurs vermeilles, et mes éamines, penchées sur leurs filaments affaiblis, laissaient échapper leurs anthers et disaient adieu aux amours.

Que je souffrais ! mais je n'osais dire ma souffrance, car je ne voyais autour de moi aucune de mes sœurs ; mêlée à d'autres fleurs dont les parfums m'étaient inconnus, je retenais ma plainte amère. Et cependant, pour une rose, qui n'a pas encore vu se coucher le soleil, il est bien triste d'abandonner le sol natal et de sentir la vie s'échapper quand on la commence à peine.

Encore, pensai-je, si un rayon de soleil venait me visiter comme autrefois, si je pouvais entendre une voix amie ! Si, au moins, je m'étais fanée sur ma tige ! Où donc est celui dont ce matin même je saluai la puissance et la grandeur ? d'où vient qu'il m'a créée pour me faire si cruellement souffrir ? Se pourrait-il qu'il abandonnât ses créatures ? Lorsque tantôt je le priais à la clarté du jour, j'avais le cœur si plein d'amour et de bons désirs ! Quel mal ai-je fait pour être puni ? mes faibles aiguillons n'ont jamais blessé personne, pas même la main qui m'a cueillie ; est-il juste que je souffre ainsi ?

Pauvre rose ignorante que j'étais ! Lorsque je me livrai aux murmures, je ne savais pas que chaque être ici-bas a son heure d'épreuve douloureuse à subir, et que, pendant cette heure, l'adversité, comme l'eau glacée que buvait ma tige, apporte avec elle des forces pour le temps qui va suivre.

Depuis, j'ai compris cela et bien d'autres choses encore par l'enseignement que j'ai reçu.

Cependant, autour de moi, régnait une grande agitation ; ce n'était plus comme aux champs où les nuages passaient silencieux, où le doux frémissement du zéphyr dans mon feuillage, le gazouillement des oiseaux, les voix parfumées de mes compagnes formaient d'agréables concerts. Ici, tout était bruit, mouvement et désordre, comme dans la tempête ; les hommes allaient, venaient, se croisaient en tous sens avec de grands airs affectés. J'eus peur d'abord de ce tumulte ; puis il arriva que peu à peu je m'y habituai ; ma souffrance en fut distraite et apaisée. Je sentis mes forces renaitre et la vie me remonter au cœur, si bien que je devins curieuse de voir ce monde ; tout m'y sembla terne et déplaisant, et ce lieu appelé la ville, dont mes compagnes faisaient un si grand état,

me parut une fort triste demeure.

Parmi les allans et les venans, beaucoup s'empressaient autour de nous. Les uns vantaiient notre beauté, notre fraîcheur et passaient ; les autres s'arrêtaiient pour nous marchander. Bientôt, toutes les fleurs qui m'environnaient, emportées, dispersées, me laissèrent seule, livrée à mes réflexions.

La journée s'avancait, quand vint se placer devant moi une pauvre femme dont les humbles vêtements, les traits fatigués, les yeux pleins de larmes, disaient la misère et les chagrins. Elle me contempla longtemps d'un œil d'envie disant : Ma pauvre fille aime tant les roses !... Puis elle ajouta : Celle-ci est bien jolie ! sa vue réjouirait le cœur de ma pauvre fille malade ; mais elle est trop chère pour moi. Et la pauvre femme, soupirant, s'en alla avec tristesse.

La bouquetière avait entendu et le souhait et le soupir, et elle en avait été émue. Les bonnes gens s'aident entre eux. La pauvre femme fut rappelée, et moyennant quelques deniers, heureuse et reconnaissante, elle m'emporta !

Ainsi j'étais vendue.... et vendue à vil prix ! J'en rougis de honte. Je songeai que, sans doute en ce moment, placées dans des vases précieux de Sèvres ou du Japon, mes sœurs étaient leurs brillantes couleurs dans la demeure somptueuse des grands. Je comparai avec leur sort celui que le ciel me faisait. Je murmurai dans mon cœur, et je baissai ma tête humiliée.

La pauvre femme, me tenant avec précaution, m'importait d'une course rapide. Bientôt nous arrivâmes devant un grand bâtiment, à l'aspect sombre et sinistre. Nous entrâmes par une porte étroite et basse qui se ferma lourdement sur nous.

— Juste ciel ! m'écriai-je, où suis-je ? Où suis-je ? Où me conduit-on ? Quelles sont ces hautes murailles qui cachent le jour ? Que ces cours sont petites et humides ! que ces pavés sont froids ! Le soleil se lève-t-il sur cette terre ?

Nous parcourûmes de ténébreuses galeries, où des figures livides passaient en silence comme des ombres : celle qui m'importait avançait d'un pas furtif en cachant ses larmes. Elle s'arrêta enfin devant une lourde porte de fer, au-dessus de laquelle était écrit en gros caractères, ce mot terrible : CONDAMNES !...

Hélas ! c'était la demeure de l'expiation. Après une longue attente, la porte s'entrouvrit pour nous donner passage, et la voix brisée de l'infortunée put à peine prononcer un nom... celui de sa fille.

Sa fille !... — Avec quels transports la pauvre mère prit dans ses bras le corps frêle et amaigrí qui gisait sur la dure ! de quelles caresses elle couvrit le front décoloré, les yeux caves, les joues terreuses de la Condamnée !

Que se dirent-elles pendant le peu d'instants qui leur fut accordé ? Je ne sais. J'entendis des mots de déshonneur, de crime, de jugement mêlés à des cris de douleur et de révolte. Je vis les mains de la mère se lever pour bénir, puis on l'emporta mourante.

La condamnée la suivit des yeux. Mais dans le sourire amer de ses lèvres crispées, dans son regard effrayant, il y avait plus